



Chapitre 1

Hier, Langue de Vipère s'est encore moquée de moi. Tout ça parce que mon cartable est un sac en plastique.

— Eh, tu vas au supermarché ?

Elle a plongé ses yeux remplis de flammes dans les miens. Et elle a ri. D'un rire si fort que le béton de la cour de récré s'est presque craquelé. Je la déteste.

J'aimerais la faire trébucher ou tirer ses longues tresses. Je voudrais la traiter de tous les noms, mais rien ne sort. Elle me brûlerait vif si j'osais prononcer ceux que je lui ai inventés. Il y en a des chouettes :

« tête de fœtus », « crotte de mam-mouth pourrie » et « vieille peau de lézard fumant », mon préféré.

Rien que « pauvre fille » suffirait à l'énerver. Je les répète dans ma tête, pour me défendre de cette langue de vipère qui a la peau aussi noire que le cœur. Nonna m'a appris qu'on répond aux attaques par un silence ou un sourire, que les enfants violents descendent tout droit en enfer.

FOETUS

CROTTE DE
MAMMOUTH

VIEILLE PEAU DE
LÉZARD FUMANT

Alors moi, les jours les plus rudes, je jette ma colère sur le papier pour garder les deux pieds sur terre. Je plie ces mots vengeurs une fois, deux fois, dix fois, avant de les glisser dans ma poche tout recroquevillés. Ça me calme un peu. Jusqu'à la prochaine fois. Une prochaine fois qui ne tarde pas. Langue de Vipère ne me lâche jamais. Elle crie à tout-va que j'ai des poux, que je sens le pipi de chat. Pourtant, si on y regarde de plus près, c'est elle qui est dégoûtante. Ses bras sont tout couverts de croûtes pareilles à des écailles de boa. Ses grands yeux sont plus menaçants que ceux d'un python, sa langue aussi fourchue que celle d'un cobra. Comme eux, elle doit avoir le sang froid et les veines gorgées de poison.



Ce matin, Langue de Vipère a craché sur mes pieds. Ça a laissé une petite auréole sur mes baskets usées. Je ne lui avais rien fait. Je ne l'avais même pas approchée. J'étais resté dans mon coin, là où personne ne vient me chercher. Personne sauf elle.

— Sale gitan !

J'ai essuyé mes chaussures avec ma manche. Je n'ai pas bronché. Il paraît qu'elle adore se battre et qu'elle a une sacrée droite.

J'ai supplié Nonna de m'aider. De son ciel, tout là-haut, il faut croire qu'elle ne m'entend pas. C'était tellement mieux quand elle était là. Oui, tellement mieux. Pas besoin d'aller à



l'école. C'était elle qui s'occupait de moi.

Elle m'apprenait à lire, écrire et compter. Surtout, à ne jamais me décourager. De sa voix qui transpirait le soleil même les jours de pluie, elle me racontait des histoires qui faisaient peur ou rire. On passait des heures en tête à tête, devant mon grand cahier recouvert de papier journal. C'est elle qui l'avait collé, pour le protéger des taches de gras.

Dans la caravane, je travaillais au rythme des bouilloires de thé noir et dans la délicieuse odeur du bouillon plein d'épices dont j'ignorais le nom. Une cuillère en bois dans la main droite, son index gauche dans la marge de mon devoir, Nonna exigeait que je m'applique, plus, toujours plus, encore et encore. Elle n'avait que deux bras, mais gérait le quotidien de notre clan comme si elle en avait

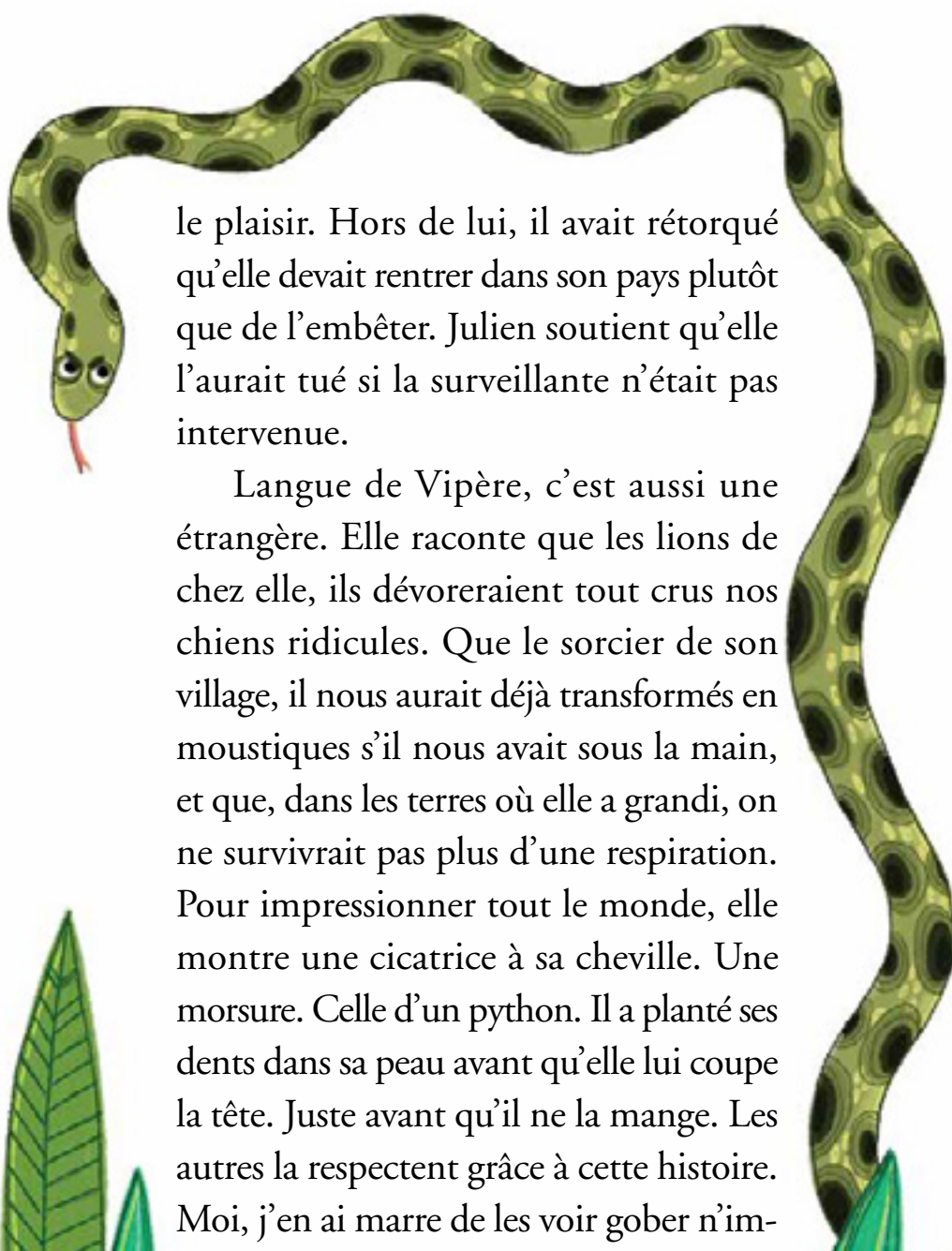
huit. Elle me grondait en recousant des boutons, surveillait Lilu en lavant les casseroles, me réconfortait avec un clin d'œil ou une chanson.



Quand ça n'allait vraiment pas, elle me prenait dans ses bras bronzés par toutes ces années passées sur les routes. « Pleure, pleure, bello, tu pisseras moins ! » Alors, on partait dans un grand éclat de

rire mouillé qui envoyait loin le chagrin. C'est sûr, avec Langue de Vipère, Nonna aurait su quoi faire.

Depuis le premier jour, la première heure, la première minute, la première seconde, cette peste m'ennuie : « Nanoch ? C'est pas un prénom, ça ! » ; « Non, toi, t'as pas le droit de t'asseoir là » ; « D'ailleurs, ici, t'es pas chez toi ». Trois semaines que j'endure ses phrases assassines. Elle attend que je craque. Les autres, ils sont habitués à ses méchancetés, eux. Ils regardent, sans rien dire parce qu'ils la craignent autant que moi. Ils sont plutôt contents qu'elle s'acharne sur mon allure, mon parfum ou mon accent. Pendant ce temps, ils ont la paix. Il ne faut pas compter sur eux pour me défendre. Désolé. Le mois dernier, il paraît qu'elle a voulu étrangler Julien. Elle lui avait crevé son ballon, comme ça, pour



le plaisir. Hors de lui, il avait rétorqué qu'elle devait rentrer dans son pays plutôt que de l'embêter. Julien soutient qu'elle l'aurait tué si la surveillante n'était pas intervenue.

Langue de Vipère, c'est aussi une étrangère. Elle raconte que les lions de chez elle, ils dévoreraient tout crus nos chiens ridicules. Que le sorcier de son village, il nous aurait déjà transformés en moustiques s'il nous avait sous la main, et que, dans les terres où elle a grandi, on ne survivrait pas plus d'une respiration. Pour impressionner tout le monde, elle montre une cicatrice à sa cheville. Une morsure. Celle d'un python. Il a planté ses dents dans sa peau avant qu'elle lui coupe la tête. Juste avant qu'il ne la mange. Les autres la respectent grâce à cette histoire. Moi, j'en ai marre de les voir gober n'importe quoi. Tout ça, c'est des bobards. Son

serpent ressemble trop à celui qui avale un éléphant d'une seule bouchée dans le livre de madame. Et son Afrique à celle de la télé. Je suis certain que Langue de Vipère n'y a jamais mis les pieds. J'ai un plan pour le prouver.

Si Nonna le connaissait, elle me dirait que mon cœur est trop tendre pour jouer au dur. Tant pis. Maintenant qu'elle n'est plus là, c'est la seule solution.

